

## Annexes

### Quelques idées supplémentaires

#### Le taoïsme

Par *taoïsme*, j'entends l'idée que bien et mal sont inextricablement liés et logiquement indissociables. Le taoïsme peut s'entendre en deux sens, selon qu'il porte sur la valeur morale ou sur la valeur non morale.

(1) Taoïsme de la valeur non morale : pas de bon sans mauvais.

On n'apprécie le bien que par contraste, par opposition avec le mal.

(2) Taoïsme de la valeur morale : pas de bonté sans méchanceté.

Il n'y a de bonté morale que parce qu'il peut y avoir de la méchanceté. Sans la possibilité de faire le mal, faire le bien ne serait pas une vertu. Il n'y a bonté que là où il y a liberté, donc seulement là où la méchanceté existe, au moins potentiellement. Cela signifie que la bonté est indissociable de la méchanceté, elle la suppose.

Ces conceptions taoïstes détruisent les idées manichéennes ou naïves selon lesquelles il serait possible, un jour, que le mal disparaisse et qu'il ne reste plus que le bien (idéologies et utopies sociales, paradis et mythes religieux, etc.).



#### Le pardon

Il existe deux types d'injustice, deux manières possibles d'enfreindre la loi. On peut enfreindre la loi dans notre propre intérêt. C'est ce qui se passe le plus souvent (quand on commet une faute morale, une incorrection, quand on bouscule quelqu'un dans la rue, quand on vole, quand on pille, quand on viole, quand on tue, quand on commet un génocide, quand on bavarde en classe). Mais on peut enfreindre la loi dans l'intérêt d'autrui : c'est ce qui se passe, notamment, quand on pardonne. Hannah Arendt insiste sur la nécessité de pardonner.

#### Une théorie de la magie

Il existe des phénomènes magiques. Prenons le fameux principe : Ne pas faire à autrui ce que l'on ne voudrait pas qu'il nous fasse. Il n'y a aucune raison rationnelle d'agir selon ce principe, à moins de passer un contrat explicite avec autrui. Habituellement les conditions ne sont pas remplies pour qu'il y ait un sens à suivre cette maxime : car habituellement (en tout cas avec les inconnus) ma bonté envers autrui ne l'engage pas à faire de même envers moi. Et pourtant on agit selon ce principe. *Et cela fonctionne parce que les autres aussi agissent selon ce principe.* La conjonction de deux actes illogiques en droit fait que ces actes ne sont pas illogiques en fait. L'addition de deux absurdités les rend toutes deux pleines de sens.

Cela rappelle les raisonnements de Pascal : parfois il est absurde de faire une chose, mais l'homme étant irrationnel, il est en fait raisonnable de faire cette chose qui semblait absurde. Il est parfois rationnel d'agir irrationnellement avec un être irrationnel.

On trouve aussi cette idée chez Baudelaire : « C'est par le malentendu universel que tout le monde s'accorde. Car si, par malheur, on se comprenait, on ne pourrait jamais s'accorder. » (Baudelaire, *Mon cœur mis à nu*)

#### Le devoir d'être heureux (Kant)

Selon Kant nous avons le devoir d'être heureux pour ne pas être tentés de commettre le mal. Si nous étions malheureux (misérables, pauvres) nous serions en effet tentés de déroger à notre devoir, par exemple en commettant un vol.<sup>24</sup>

---

<sup>24</sup> Kant, *Fondements de la métaphysique des mœurs*, Section I.

## Il y a tout de même de belles actions (Montaigne)

Montaigne viendrait tempérer la critique du kantisme que nous avons faite. Nous disions que toute action est suspecte, qu'à toute action on peut trouver des intentions égoïstes. Mais voici ce que nous répondrait Montaigne :

« Je vois la plupart des esprits de mon temps faire les ingénieux à obscurcir la gloire des belles et généreuses actions anciennes, leur donnant quelque interprétation vile et leur controuvant des occasions et des causes vaines. Grande subtilité ! Qu'on me donne l'action la plus excellente et pure, je m'en vais y fournir vraisemblablement cinquante vicieuses intentions. (...) La même peine qu'on prend à détracter de ces grands noms, et la même licence, je la prendrais volontiers à leur prêter quelque tour d'épaule et à les hausser. » Car ces médisants n'ont pas la vue assez forte et assez nette pour concevoir la splendeur de la vertu en sa pureté naïve. (*Essais*, I, 32)

Ce à quoi on pourrait ajouter ces mots de Goethe :

« Mais, cela va sans dire, pour pouvoir ressentir et vénérer la grandeur d'une personnalité, il faut être quelqu'un. Tous ceux, par exemple, qui ont dénié à Euripide le sens du sublime n'étaient que de pauvres sires incapables de toute élévation ; ou bien ce furent d'éhontés charlatans qui, dans leur présomption, voulaient eux-mêmes se grandir aux yeux d'un public ignorant, et qui de fait apparurent plus grands qu'ils ne l'étaient. » (*Conversations avec Eckermann*, 13 février 1831)

En un mot : pour croire en la bonté il faut avoir cette bonté en soi, pour percevoir une beauté il faut avoir cette beauté en soi.



## Juger et comprendre

Nietzsche pose la question : et si la morale reposait sur l'erreur ? Et si le mensonge et l'ignorance étaient la condition de tout jugement moral ? Car il y a une contradiction (pense-t-il) entre le déterminisme universel du monde et les idées de libre arbitre et de responsabilité :

Le criminel qui connaît tout l'enchaînement des circonstances ne considère pas, comme son juge et son censeur, que son acte est en dehors de l'ordre et de la compréhension : sa peine cependant lui est mesurée exactement selon le degré d'étonnement qui s'empare de ceux-ci, en voyant cette chose incompréhensible pour eux, l'acte du criminel. – Lorsque le défenseur d'un criminel connaît suffisamment le cas et sa genèse, les circonstances atténuantes qu'il présentera, les unes après les autres, finiront nécessairement par effacer toute la faute. Ou, pour l'exprimer plus exactement encore : le défenseur atténuera degré par degré cet étonnement qui veut condamner et attribuer la peine, il finit même par le supprimer complètement, en forçant tous les auditeurs honnêtes à s'avouer dans leur for intérieur : « Il lui fallut agir de la façon dont il a agi ; en punissant, nous punirions l'éternelle nécessité. » – Mesurer le degré de la peine selon le degré de connaissance que l'on a ou peut avoir de l'histoire du crime, – n'est-ce pas contraire à toute équité ?

Nietzsche, *Humain, trop humain*, III, § 24

On retrouve cette idée chez de nombreux auteurs, par exemple chez l'écrivain allemand contemporain Bernhard Schlink, qui écrit dans *Le Liseur* qu'on ne peut simultanément *comprendre* et *juger*. Kundera, quant à lui, insiste sur le fait que l'homme veut justement toujours *juger* avant même de *comprendre*. Et il faut reconnaître que la plupart du temps, comprendre ne nous intéresse pas. A quoi bon comprendre ? Au contraire, nous voulons juger, nous aimons cela, nous jugeons avec passion. Attitude que La Rochefoucauld, à son tour, nous aide à comprendre : « Si nous n'avions point de défauts, nous ne prendrions pas tant de plaisir à en remarquer dans les autres. »<sup>25</sup>

---

<sup>25</sup> La Rochefoucauld, *Maximes*, § 31.